

prenait infailliblement des proportions considérables.

Veillez agréer, Monsieur le Rédacteur, nos salutations empressées.

DELANBRE AINÉ & C<sup>ie</sup>.

On nous adresse la lettre suivante :

« Rouen, 9 juin 1859.

« Monsieur le rédacteur,

« J'ai l'honneur de vous informer que le nombre considérable d'exposants dans la Ire classe (métallurgie et machines) ayant nécessité une organisation nouvelle de moteurs et une addition aux constructions, l'ouverture de l'exposition est retardée de quelques jours, et fixée définitivement au lundi 4 juillet prochain.

« En conséquence les colis seront recus, avec exonération des frais de transport, jusqu'au 25 juin inclusivement.

« Je m'empresse de vous informer également que, dans l'intérêt de MM. les industriels qui, pour une cause quelconque, n'auraient pu mettre en place leurs produits le 28 de ce mois, une commission spéciale, nommée à cet effet, est chargée de ce soin, sans aucuns frais pour MM. les exposants, et sur la demande qu'ils m'en adresseront.

« Toutefois, il est fait une réserve en ce qui concerne le montage des machines, dont les frais de main-d'œuvre peuvent seuls être réclamés.

« Veuillez, je vous prie, monsieur, agréer mes salutations empressées.

« Le président de la Société et de l'Exposition,

« BÉNARD-LÉDUC.

Il est question de donner prochainement, au bénéfice de l'Œuvre de Notre-Dame de la Treille, un grand concert auquel prendront part toutes les Sociétés chorales de la ville de Lille. C'est, dit-on, M. Bénard qui sera chargé de diriger cette imposante réunion d'Orphéonistes.

Au marché aux grains de Lille, de mercredi, il y a eu une hausse moyenne de 14 centimes à l'hectolitre.

Il y a danger pour les cultivateurs à rentrer dans leurs granges les foins qui ne sont pas complètement secs. Avant-hier, près d'Orléans, dit le Courrier de Lyon du 9, une petite chaumière, appartenant à un propriétaire des environs, a été à peu près incendiée par suite de la fermentation des foins trop prématurément engrangés.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Les administrateurs de la Compagnie ont l'honneur de prévenir MM. les actionnaires et porteurs d'obligations que le complément du dividende et les intérêts du semestre, échéant le 1<sup>er</sup> juillet 1859, sont :

- 36 fr. pour les actions anciennes ;
- 7 fr. 50 c. pour les actions nouvelles ;
- 7 fr. 50 c. pour les obligations ;
- Seront payés à la caisse de la Compagnie, place Roubaix, 24, à partir du 1<sup>er</sup> juillet 1859.
- Ce paiement pour les titres au porteur aura lieu sous déduction de l'impôt établi par la loi du 23 juin 1857, savoir :
- Pour les actions anciennes, 0 fr. 65 c. par coupon ;
- Pour les actions nouvelles, 0 fr. 50 c. par coupon ;
- Pour les obligations, 0 fr. 20 c. par coupon.
- Les titres nominatifs n'étant pas soumis à

l'impôt, les coupons afférents à ces titres seront payés intégralement.

MM. les actionnaires et porteurs d'obligations seront admis à présenter leurs titres nominatifs et à déposer leurs coupons, à partir du 18 juin courant, de dix heures à une heure, au bureau des titres.

On écrit de Londres, le 4 juin :

« Nous apprenons que la fabrication du nouveau câble qui sera posé entre Boulogne et Folkestone sera terminée dans quinze jours environ. C'est alors qu'il sera pris des mesures pour son immersion, afin que des messages soient transmis par ce câble le 15 juillet. Il sera d'environ vingt-cinq milles de long et aura six fils métalliques conducteurs, dont l'un sera uniquement affecté à la transmission des messages entre le Stock-Exchange de Londres et la Bourse de Paris.

« Les fréquents retards qui ont eu lieu dans le service entre Londres et Paris entraînent tant de difficultés pour les affaires, que les obstacles suscités par le gouvernement anglais à l'extension de l'entreprise de la compagnie excitent l'attention à un haut degré.

« La compagnie du télégraphe sous-marin va exécuter une autre opération importante : c'est la pose d'un câble télégraphique de trois fils métalliques depuis Weybourne, dans le comté de Norfolk, jusqu'à Tanning, sur la côte du Danemarck. Le câble aura en longueur trois cent quatre-vingt-huit milles, dont trois cent trente sont maintenant achevés et vont être enroulés à bord d'un steamer mouillé en vue de Greenwich. »

Explosion des chaudières.

On parle de la découverte d'un moyen efficace et tout à fait simple de prévenir les explosions des chaudières. Ce moyen consiste à introduire dans la chaudière une tige ou verge de métal pour amasser et éconduire l'électricité amenée par la vapeur, qui est reconnue comme cause de la plupart des explosions. Les expériences qui ont été faites de cette invention ont eu un grand succès. Unies à la principale tige conductrice et dans l'intérieur de la chaudière, il y a d'autres petites tiges pour assurer l'absorption de toute l'électricité, qui est ensuite conduite par un fil dans la terre. Cette invention est brevetée au bureau des Etats-Unis par l'inventeur, M. Parry. Le principe sur lequel cette invention repose peut être essayé sur une petite échelle, en prenant deux verres froids : dans l'un on met une cuillère d'argent, puis on introduit de l'eau bouillante dans les deux verres ; celui où se trouve la cuillère ne se brise pas, l'autre verre, où il n'y a point de conducteur pour emporter l'électricité, éclatera.

FAITS DIVERS.

Un journal du Midi publie, sous le titre de : Un mois de guerre, le résumé suivant des opérations exécutées en Italie :

« Parti le 10 mai des Tuileries, Napoléon III s'était embarqué à Marseille le 11, et avait mis le pied sur la terre d'Italie le 12, ayant franchi en quarante-huit heures la distance qui sépare Gènes de Paris.

« En quinze jours, une armée de 150,000 hommes, 300 pièces de canon et tout l'immense matériel qu'elle comporte arrivaient sur le théâtre des hostilités. Le 20 mai, elle occupait parallèlement au cours du Pô, qui seul la séparait de l'ennemi, les positions suivantes, choisies avec le plus grand soin.

« Le 1<sup>er</sup> corps (maréchal Baraguey-d'Hilliers),

à droite ayant ses avant-postes jusqu'en avant de Voghera ; 2<sup>e</sup> corps (maréchal Canrobert), à Ponte-Curone, couvrant Tortone et étendant ses lignes le long de la Scrivia, la garde avec l'Empereur à Alexandrie ; le roi Victor-Emmanuel à Casale ; le 4<sup>e</sup> corps (général Niel), à l'extrême gauche de l'armée alliée ; 3<sup>e</sup> corps (général MacMahon), couvrant la droite du maréchal Canrobert entre Tortone et Castelnuovo.

« Le 24 mai, les Autrichiens attaquent à Montehello les avant-postes du maréchal Baraguey-d'Hilliers. La division Forey (5,000 hommes contre 25,000 hommes), chasse l'ennemi de ses formidables positions et rajeunit le vieux trophée de 1800.

« L'armée française profite de l'astuceur jetée chez l'ennemi par ce combat : un changement de front à droite la porte en masse sur Casale et Verceil. Les troupes de la garde, dirigées ostensiblement sur Tortone et Voghera, sont portées, de nuit et par chemin de fer, à Casale, tandis que le roi de Sardaigne avec ses troupes poursuivait de position en position l'ennemi, qui battait en retraite, évacuait Novare et s'arrêtait enfin à Robbio.

« Le 30 mai, le roi franchit la rivière de la Sesia et chasse l'ennemi des villages de Palestro, Casalua et Virsaglio, où il s'était fortement retranché. Le lendemain, l'ennemi reprend l'offensive avec 25,000 hommes, pour recouvrer les positions perdues. Le feu s'engage avec les bersagliers piémontais. Le 3<sup>e</sup> régiment de zouaves accourt et livre cet immortel combat où l'aile gauche autrichienne est mise en déroute avec perte de 9 pièces de canon enlevées à la baïonnette, 700 prisonniers dont 9 officiers et 800 hommes précipités dans un canal où ils trouvent la mort.

« Le général Fanti bat les Autrichiens sur un autre point, et les empêche de reprendre l'offensive ; ils se replient peu à peu ; le général Niel les chasse de Novare, le Piémont est délivré. Nos troupes passent la Sesia, marchant sur le Tessin, et vont se jeter sur la route de Milan. L'ennemi, avec toutes ses forces, vient nous barrer le passage, la garde lutte contre des forces plus que quintuples, le général Niel accourt et lui rend l'offensive, Mac-Mahon se précipite sur l'ennemi comme un ouragan, le refoule sur les baïonnettes, l'écrase et le disperse ; 20,000 tombent tués ou blessés, 7,000 autres, coupés, désespérés, mettent bas les armes ; la garnison de Milan s'épouvante et fuit, abandonnant jusqu'à ses caisses militaires ; le formidable camp retranché de Pavie est dévasté et abandonné, et les Autrichiens gagent en toute hâte la ligne de l'Adda, tandis que Napoléon III et Victor-Emmanuel font leur entrée à Milan.

« Tout cela s'est fait du 20 mai au 7 juin, c'est-à-dire en dix-huit jours. »

— Nous extrayons les passages suivants d'une lettre de M. Edmond Texier :

« Je reviens de la Scala. Cette grande salle de spectacle, la plus vaste de l'Europe, était pleine de rayonnements. Tous les diamants ne sont pas à Londres, à Vienne et à Paris ; des rivières, je devrais dire des fleuves, serpentaient sur le sein des ammalaises, et roulaient sur le col, autour des bras, dans les cheveux de ces belles patriciennes leurs ordes étincelantes. Presque toutes les femmes portaient le ruban tricolore au sautoir. Quelques-unes avaient des toilettes vertes, rouges et blanches. Les six étages de loges étaient resplendissants. La loge impériale et royale placée au centre est un superbe appartement ouvert qui s'élève jusqu'aux deux tiers de la salle. L'intérieur des autres loges est également décoré de tapisseries de soie, de candélabres, et la plupart ont une chambre élégante où l'on joue et où l'on soupe.

« L'Empereur et le Roi, à leur entrée dans la salle, ont été accueillis par des tonnerres de vivats. Hommes et femmes, tout le monde se tenait debout, et pendant les deux heures qu'a duré le spectacle, on se levait de cinq minutes en cinq minutes pour agiter les mouchoirs et crier : Vive l'Empereur ! Vive le Roi ! C'était l'enthousiasme du Corso transporté à la Scala, un de ces accès de délire dont nous autres peuples du Nord nous ne pouvons nous faire une idée si nous n'en avons été témoins. Le spectacle avait été donné au profit des familles de ceux qui sont morts en combattant.

« Garibaldi est venu aujourd'hui incognito à Milan. Il a eu une entrevue avec le Roi, et est immédiatement reparti pour son quartier général.

« On avait dit que l'Empereur partirait de soir ; mais en passant tout à l'heure sur les promenades qui environnent le palais Bonaparte, j'ai vu la garde au milieu de ses campements. Voici un trait de caractère de nos troupiers : tous les soldats occupés à faire la cuisine avaient endossé une capote autrichienne. « C'est pour ne pas salir mon uniforme », me dit gravement un de ces facétieux cuisiniers. Depuis qu'ils ont adopté la capote blanche ou la capote bleu de ciel pour vaquer aux soins du ménage, on n'appelle plus les hommes de corvée que les Autrichiens. « Hé ! l'Autrichien, la soupe est-elle prête ? Voilà caporal. »

« J'ai accompagné notre armée victorieuse depuis Gènes jusqu'à Milan. Dans le trajet qui sépare ces deux vieilles capitales, j'ai en quelque sorte vécu avec nos soldats, et ce qui m'a le plus frappé, ce n'est pas leur courage, leur dévouement à la patrie, leur mépris de la mort, leur constante bonne humeur au milieu des fatigues, c'est leur bonté, leur générosité, leur douceur à l'égard du vaincu désarmé. Lions pendant le combat, bœufs de charité après la victoire, ils unissent aux mâles vertus qui croissent à l'ombre du drapeau la tendresse et le dévouement de la femme. Ces soldats sont les chevaliers de notre époque. »

— Une correspondance de Marignan parlait d'un engagement qui aurait eu lieu sur la route de Marignan à Lodi, entre les Français et les Autrichiens. Une lettre de Milan, du 11 juin, que publie le Pays, fournit, en ces termes, quelques renseignements sur cette affaire :

« Hier, à huit heures du soir, l'Empereur allait monter en voiture pour se rendre au théâtre de la Scala, lorsqu'une compagnie de chasseurs à pied se présente au quartier-général. Elle arrivait de Malegnano et venait déposer entre les mains de l'Empereur un drapeau que, dans la journée, quatre bataillons du 2<sup>e</sup> zouaves avaient pris aux Autrichiens.

« Voici l'histoire de ce drapeau : Vaincus et décimés au combat de Malegnano, les ennemis avaient fui dans la direction de Lodi. Ils s'étaient partagés et quelques divisions avaient établi leur campement à peu près à moitié chemin de Lodi à Malegnano. Vers ces parages se trouvaient des troupes françaises appartenant au corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers, et dont le 2<sup>e</sup> zouaves faisait partie. Elles avaient appris le glorieux fait d'armes de Malegnano, et le 2<sup>e</sup> zouaves savait les pertes éprouvées par leurs camarades du 1<sup>er</sup>.

« Quatre compagnies se réunissent et entreprennent à elles seules un de ces coups de main hardis, qui ne peuvent venir qu'à l'esprit d'un zouave et qui ne peuvent être exécutés que par ces soldats d'élite. Cette poignée de zouaves marche droit vers les 18,000 Autrichiens, qui ne les attendaient pas, les surprennent dans leur camp, se précipitent comme des furieux au

d'une grande autorité, et aujourd'hui encore on y prêtait attention. Aristocrate dans l'acception la plus élevée du mot, il voyait dans les nobles les défenseurs et les Mécènes de la patrie, et il accueillait à bras ouverts tout gentilhomme doué d'une bonne tête, d'un cœur chaud et d'un bras vigoureux.

Berghen et le maréchal de la cour lui firent une visite.

A leur entrée, Elise se retira. Son père leur raconta que le roi l'avait mandé à Stockholm pour des raisons importantes — qu'il leur tut — et que déjà il avait obtenu de Sa Majesté une audience de plusieurs heures. Il parla de sa fille avec satisfaction, avec bonheur, se montrant fier de ses charmes et plus encore de la douceur de son caractère et de la sûreté de son jugement. Il ne dit pas un mot de Berghen et de ses vus sur Elise.

« Les choses ne vont pas bien, dit le maréchal de la cour à son neveu, quand ils eurent quitté le comte.

— Je le crains. Il a été plus froid et pourtant plus aimable envers moi que par le passé.

— En vous voyant, Elise s'est retirée. Soyons sur nos gardes.

— Ainsi, vous ne m'abandonnez pas ?

— Jamais.

Berghen apprit bientôt que l'on attendait aussi dans la capitale le père de Litholf, ce qui ne pouvait manquer de signification, et cette nouvelle l'effraya plus peut-être que tout le reste.

Ses réflexions l'amènèrent aux conclusions suivantes :

« Ou Gustave préparait une enquête minutieuse qui serait suivie d'une justice sévère, ou, reconnaissant qu'il avait eu tort, il allait donner à

Litholf une éclatante satisfaction, et lui frayer ainsi une voie pour parvenir jusqu'à Elise.

Pourquoi dans un labyrinthe d'incertitudes, Berghen se posait question sur question, sans pouvoir en résoudre aucune.

« Pourquoi l'arrestation de Litholf est-elle toujours un secret ?

« Pourquoi le comte Alstern et l'amiral Litholf ont-ils été mandés à Stockholm ?

« Que signifie l'audience accordée au premier ?

« Pourquoi a-t-il parlé d'Elise avec tant de satisfaction ?

« Enfin quelle est la véritable cause de la prochaine fête chez le roi ?

En réalité, la position de Berghen était bien plus pénible que celle de Litholf. S'il n'était pas privé de la liberté comme son rival, l'incertitude le torturait.

S'efforcer d'ébranler le roi dans une résolution une fois prise, ce serait peine perdue ; il le sentait bien. Le diplomate le plus habile eût échoué contre l'opiniâtreté de Gustave.

Vouloir influencer le comte Alstern ne serait pas moins inutile ; le vieillard resterait fidèle à la conviction qu'il venait d'exprimer de son propre mouvement.

Et Elise elle-même !

A cette pensée, Berghen crut se sentir frappé d'un coup mortel au cœur. Un sourire sardonique contracta sa lèvre supérieure.

« Ma belle cousine, se dit-il, tout n'est pas encore terminé. Je demandais ton cœur dans l'intention de te rendre heureuse... Maintenant nous verrons ! Tu m'as blessé dans mon plus beau sentiment, et un sentiment blessé se venge !

Tout à coup son front s'éclaircit, son œil rayonna comme au reflet d'une heureuse pen-

sée, et une exclamation de joie s'échappa de ses lèvres.

« C'est cela ! s'écria-t-il, il faut qu'au besoin je cherche dans la propre vie de Litholf les moyens de la perdre. L'histoire ne connaît jusqu'ici qu'un seul chevalier sans peur et sans reproche, et quoique mon rival veuille passer pour le second, il pourrait bien n'être pas assez parfait pour ce rôle. Oui, il faut que je prenne des informations sur son compte. »

Il sortit, dans l'intention d'en demander aux camarades de Litholf, et même, au pis-aller, d'envoyer un exprès dans l'endroit natal du traître. Mais il n'eut pas à recourir à ces moyens ; il le rencontra dans la rue, tout près de sa porte, un gros garçon à l'air maigre, qui le regarda bouche bée, et qu'il lui sembla reconnaître, sans se rappeler d'abord où il l'avait vu.

Bientôt son excellente mémoire lui vint en aide.

« Ecoute, mon ami, lui cria-t-il : ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?

— Vraiment si, monsieur ! C'est le jour où mon maître s'est battu en duel au Parc. Je portais la cassette contenant ses pistolets. Vous en souvenez-vous, monsieur ?

— C'est bien cela ; je me rappelle à présent. Eh bien, que fait-il donc ton maître ? Je ne l'ai pas revu, je crois, depuis notre rencontre de ce jour-là. C'est un homme de cœur, ce monsieur Litholf.

— Où est-il ? voilà précisément ce que je ne puis comprendre. Il est sorti un matin, et il n'est pas rentré depuis. Mais c'est vraiment un maître rare, comme il y en a peu au monde ; car, voyez-vous, monsieur, ce n'est pas assez pour lui d'aimer tous les hommes, il est bon et familier avec eux, et diablement sensé pour son

âge. Dieu sait d'où la raison lui est venue ! »

L'individu qui parlait ainsi était le brave Fromm.

« Tu es depuis longtemps, sans doute, au service de Litholf ? Peut-être servais-tu déjà chez ses parents ?

— Oui, depuis mon enfance. L'amiral m'a pris dans sa maison quand j'étais encore tout petit.

— Tu veux parler du père de Litholf ?

— Oui, de l'amiral ; un homme superbe, une merveille d'homme. Il n'y en a pas un pareil dans tout le district. Mais vous en avez certainement entendu parler ; car, Dieu le sait, il est connu partout. »

En effet, Berghen se souvint alors d'avoir ouï dire que le vieux Litholf était un homme très distingué, qui, retiré du service depuis quelques années, avec le grade d'amiral, s'était établi dans l'Ostgothland, où il s'occupait exclusivement de l'exploitation d'une grande propriété.

« Tu es un excellent serviteur ; tu aimes l'amiral et son fils. Tu ne sais pas que je m'intéresse à Litholf et que je serais fort heureux d'apprendre les particularités de sa vie. Je suis convaincu que tu en connais plusieurs. Ton air et ton langage témoignent d'une intelligence que j'admire. Viens avec moi, mon ami, nous causerons de toutes sortes de choses. »

Flatté de ces paroles bienveillantes, Fromm suivit avec joie le jeune comte, qui saisit l'occasion pour s'informer de tout ce qui concernait Litholf, depuis son enfance jusqu'à ce moment. Après avoir reçu de Berghen l'assurance que le duel du Parc n'avait été que le résultat d'une querelle fortuite entre deux bons amis, le domestique de Litholf raconta tout ce qu'il savait,

milieu  
frappe  
imme  
pour  
r-ur  
franc  
tout  
tende  
désor  
ce qu  
Autric  
seul d  
« I  
mes  
envir  
luer l  
« C  
enlev  
mains  
—  
qu'un  
rons  
Apr  
ral Ac  
Mahon  
« V  
lières,  
je vou  
Le  
ou tr  
kilom  
vallée  
Mahon  
gènes  
Bidal  
cheval  
oppos  
et se  
sauf. A  
— V  
de Pal  
contai  
public  
Un  
ment  
proche  
par le  
momen  
lait po  
celui-  
mots é  
nier, q  
ment ;  
s'entre  
tairem  
été en  
— U  
ont ét  
Parmi  
une h  
Ayant  
braves  
chargé  
Celle  
l'Empe  
Ou é  
« Je  
m'y re  
mon ré  
Aujo  
selon t  
camp  
— L  
le magu  
par l'E  
théâtre  
sur la t  
la camp  
Mais M.  
non se  
mais es  
Il éta  
chapit  
sa faib  
eût dit  
eux, ri  
Néan  
sèrent  
perspic  
choses  
« Berg  
tion, y  
des lou  
le brav  
Fromm  
nant  
« Sans  
de cet  
rapport  
une im  
« Vo  
viennent  
nées,  
pouvait  
— D  
l'absen  
— T  
— E  
le dépa  
— C  
parler  
— C  
sont res  
tu ?  
— O  
— E